

—Libre demain ! s'écria José en entrant le soir dans sa chambre. Je reverrai les champs couverts de fleurs ! j'irai chanter ! oh ! que j'aurai d'ardeur ! comme je réparerai le temps perdu afin rejoindre plus tôt ma mère, de lui parler de mes peines et de ma captivité. Comme elle me consolera de mes souffrances, et que j'oublierai volontiers dans ses bras quelques jours de malheur ! Mais, hélas ! ajouta-t-il en soupirant, Médor ne reviendra pas avec moi ! Non, mon pauvre Médor, tu ne jouiras plus des caresses d'Agnès !

Des rêves affligeants occupèrent le sommeil de José, qui durait encore lorsque Duroc et sa femme entrèrent dans sa chambre, suivis du chef de police.

Duroc voulut secouer le dormeur, mais le fonctionnaire public lui dit avec vivacité :

—Laissez-le : qu'il puisse dire un jour qu'il a sommeillé paisiblement une fois dans l'enceinte de sa prison !

Duroc obéit, et s'appuya contre le mur, les bras croisés.

José, se réveillant bientôt, fut fort étonné de la visite qu'il recevait, et ces paroles bienveillantes du chef de police vinrent à propos calmer le trouble qui l'agitait :

—Ne craignez rien, mon enfant. La malveillance vous avait

desservi ; la justice a écouté vos plaintes. Remerciez monsieur et madame Duroc qui ont plaidé votre cause avec chaleur. Vous êtes libre. Un habillement complet vous est accordé, ainsi qu'une légère somme d'argent, à titre de dédommagement. Adieu : si jamais vous avez besoin de ma protection, vous ne serez pas repoussé.

M. Duroc rentra, et José, ayant embrassé plusieurs fois ses amis, traversa de noirs corridors aboutissant à la porte de la prison, qui s'ouvrit avec fracas. A peine eut-il mis un pied dans la rue, que Médor, ô surprise ! s'élança impétueusement sur lui avec les démonstrations d'une joie folle. Ce fidèle Médor ! il y avait deux mois qu'il était là, à la porte, ne s'en éloignant qu'un instant dans la journée pour chercher de quoi ne pas mourir de faim ; évitant toute querelle avec ses semblables, afin de ne point perdre le maître qu'il attendait, qu'il croyait revoir chaque fois que la porte criait sur ses gonds. Il est inutile de décrire le plaisir de notre ami ; il a, dans la suite, avoué que ce moment avait été un des plus délicieux de sa vie.

Madame Duroc, après avoir joui quelque temps de sa scène touchante qu'elle avait sous les yeux, embrassa son protégé pour la dernière fois, en lui répétant tendrement ces paroles :